

C'était l'avis de tout le monde.

La journée s'achevait, les domestiques songeaient à préparer le repas du soir que nous devions prendre en commun : le curé, le notaire, grand'mère, moi et quelques autres tuteurs et tuteuses qui avaient cru devoir assister à l'ouverture du testament de notre commune marraine.

Le lendemain matin, relativement de bonne heure, le notaire et son clerc se mettaient à fouiller les papiers, regardaient s'ils ne trouveraient pas une explication quelconque, une volonté, un ordre, un désir émanant de la répassée.

Tout cela ne m'intéressait guère ; aussi, en souvenir de Tante Aurore, je me mettais à mon métier qu'elle avait quitté pour s'aliter et pour mourir, et, mon doigt orné du dé qu'elle m'avait donné, je continuais la tapisserie beaucoup plus par habitude, que mue par le désir de l'achever.

— Pauvre tante Aurore, pauvre tante Aurore !... murmurai-je en alignant mes points comme si elle avait été là pour me voir ; et dire que tout est fini et que je ne la reverrai plus jamais à cette place que j'occupe.

Et, tout en songeant à elle je fredonnais doucement les romances d'antan qu'elle nous avait fait souvent entendre.

J'achevais un peloton de laine et je trouvai, à la place de la bobine, un louis de quarante francs.

— Oh ! grand'mère, m'écriai-je, venez donc voir ce dont se servait tante Aurore pour dévider ses laines et ses soies !

Grand'mère arrivait et, peu à peu, elle regardait peloton après peloton ; chacun était enroulé sur une pièce semblable à celle que j'avais trouvée.

— C'est étrange, disait le notaire qui était accouru aussi pour voir ce que j'avais découvert en travaillant, et, pendant qu'il regardait sa cliente, Jeanne du Pont-des-Belles, qui écartait les soies des pelotons qui étaient devenus son héritage, il en avisait un plus gros que les autres et me disait :

— Veuillez voir un peu, marquise, ce qu'il y a sous celui-là.